



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Au Maroc**

**Loti, Pierre**

**Paris, [1890]**

XXVII

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47741](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47741)

## XXVII

Mardi 23 avril.

Le bruit court que le *sultan des tholbas* est en fuite depuis cette nuit.

Il était roi éphémère, un peu en dehors des murs, dans sa ville improvisée, en toile blanche; à la porte de sa tente, il avait un simulacre de batterie de gros canons, imités avec des morceaux de bois et des roseaux. Il était, avec plus de dignité, quelque chose comme au moyen âge notre *pape des fous*.

Dans l'Université de Fez, conservée telle quelle depuis l'époque de la splendeur arabe, c'est un usage séculaire que, chaque année, aux vacances du printemps, les étudiants font dix jours de grande fête; se choisissent un roi (lequel achète son élection, aux enchères, avec force pièces d'or);

s'en vont camper avec lui dans les champs au bord de la rivière; puis rançonnent la population de la ville, pour pouvoir chaque soir se griser de musique, de chant, de couscouss et de tasses de thé. Et c'est avec une soumission souriante que les gens se prêtent à ces amusements-là; ils viennent tous, les vizirs, les marchands, les hommes de métiers, par corporations et bannières en tête, visiter le camp des *tholbas* et apporter des présents. Et enfin, vers le huitième jour, le sultan en personne, le vrai, vient aussi rendre hommage à celui des étudiants, qui le reçoit à cheval, sous un parasol comme un calife, et le traite d'égal à égal, l'appelant « mon frère ».

Ce sultan des *tholbas* est toujours quelqu'un des tribus éloignées, qui a une grâce suprême à demander pour lui-même ou pour les siens, et qui profite, pour l'obtenir, de ce tête-à-tête unique avec le souverain. Aussitôt après, de peur qu'on ne la lui reprenne, de peur aussi de représailles de la part des gens qu'il a fait bâtonner pour de bon, une belle nuit, clandestinement, il disparaît (ce qui est très facile au Maroc); à travers les campagnes désertes, il se sauve dans son pays.

A la fin de ces jours de liesse, les étudiants rentrent à Fez; ceux qui n'ont pas terminé leurs études

reviennent habiter leurs cellules de travail, dans ces espèces de cloîtres étrangement pauvres qu'on appelle des *mederças* et qui sont, du reste, des lieux presque saints, interdits aux infidèles ; le sultan leur envoie là un pain par jour à chacun, et c'est presque tout leur ordinaire ; d'autres aussi reçoivent l'hospitalité chez des particuliers : il est très méritoire pour une famille de loger et de nourrir un *tholba*. Tout le jour, ils vivent dans les mosquées, surtout dans l'immense Karaouïn, accroupis pour écouter les cours des savants professeurs, ou agenouillés pour dire des prières. Ceux qui, après sept ou huit ans d'études, ont obtenu leur brevet de lettré et de marabout, retournent dans leur pays entourés d'un haut prestige. Comme je l'ai dit, ils sont quelquefois venus de très loin, ces *tholbas* de Karaouïn ; ils sont accourus des quatre vents de l'Islam, attirés par la renommée de cette sainte mosquée, qui renferme, paraît-il, dans sa bibliothèque, des livres sans âge et sans prix, accumulés là durant la grande époque arabe, apportés d'Alexandrie ou enlevés dans les couvents d'Espagne. — Et, lorsqu'ils s'en retournent dans les contrées éloignées d'où ils étaient partis, ils sont devenus des prêtres enclins à prêcher la guerre sainte ; ils ont « pris la rose » dans l'impénétrable mosquée. — C'est Karaouïn qui donne

le mot d'ordre farouche à toute l'Afrique musulmane ; elle est dans le Moghreb comme un centre d'immobilité et de sommeil...

Parmi les sciences enseignées à Karaouïn, figurent l'astrologie, l'alchimie, la divination<sup>1</sup>. On y étudie les « nombres talismaniques », l'influence des étoiles et des anges, et d'autres ténébreuses choses qui sont momentanément disparues du reste de la terre — jusqu'au jour peut-être où, sous une autre forme, dégagées de leur merveilleux, elles y reparaîtront triomphantes, comme l'au-delà de nos sciences positives. Le Coran et tous ses commentateurs y sont longuement paraphrasés ; de même, Aristote et d'autres philosophes antiques. Et, à côté de tant de choses graves ou arides, d'étonnantes mignardises de style, de diction, de gram-

1. Il y a, sur l'Université de Fez et sur la mosquée de Karaouïn, un livre très remarquable et très peu connu, que vient de publier à Oran un professeur d'arabe nommé M. Delphin. En collationnant avec un soin minutieux des révélations qui lui ont été faites par des marabouts de Tlemcen, d'Alger ou de Constantine, anciens élèves de Karaouïn, il est arrivé à reconstituer tout le fonctionnement de cette Université — qui doit être peu différente de ce qu'étaient autrefois celles de Bagdad et de Cordoue. J'ai pu vérifier l'exactitude de son livre et constater l'étonnement profond d'un *tholba* auquel on disait, sur la foi de cet auteur : « A tel moment du jour, dans telle salle de Karaouïn, vous étudiez telle science, commentée par tel professeur. »

maire, des subtilités du moyen âge que nous ne savons plus comprendre — et qui sont comme ces dessins si cherchés et si frêles recouvrant ça et là les lourds bastions et les grands murs arabes.

Et, puisque j'en suis à parler de ces élégances surannées, je cite ce début de réponse d'un vizir, ancien élève de Karaouïn, à un diplomate étranger :

« Nous avons porté votre lettre à la connaissance  
» de notre illustre maître (que Dieu le rende vic-  
» torieux!). Nous nous sommes fait, en lisant, l'in-  
» terprète de vos sentiments, en accentuant vos  
» paroles avec art, la douceur d'une bonne diction  
» étant plus suave que l'eau la plus limpide, plus  
» subtile que le philtre le plus délicat. Dictée par  
» les sentiments les plus affectueux, votre lettre  
» nous a paru aussi agréable qu'un zéphyr rafraî-  
» chissant, etc., etc. »